

FABIOLA FERRERO

INTERVIEW

FR Du 8 mai au 30 juin, Géopolis et les Halles-Saint Géry mettent en valeur le travail de dix femmes photojournalistes. Leurs travaux révèlent une image des conflits récents, des flux de réfugiés et des grands enjeux environnementaux. Dans cette série d'entretiens, ces dernières parlent de leur travail, de leur expérience de photojournaliste et de la place des femmes dans le photojournalisme.

Dans la première interview de cette série, la photographe et journaliste Fabiola Ferrero (Caracas, 1991) revient sur sa série «Venezuela, Blurred in despair» et sur son expérience de photojournaliste dans son pays, frappée par un grave conflit politique et une profonde crise sociale.

NL Van 8 mei tot 30 juni zetten Géopolis Brussel en de Sint-Gorikshallen het werk van tien vrouwelijke fotojournalisten in de kijker. Hun werk toont een ingrijpend beeld van recente conflicten, vluchtelingenstromen en de impact van milieuproblematiek. In een reeks van interviews vertellen de vrouwen over hun werk, hun ervaring als fotojournalist en de rol van vrouwen in de fotojournalistiek.

In het eerste interview van deze serie vertelt fotografe en journaliste Fabiola Ferrero (Caracas, 1991) over de reportage "Venezuela, Blurred in despair" en over haar ervaringen als fotojournaliste in haar eigen land, dat langzaam is weggezakt in een diepe crisis.

EN From 8 May to 30 June, Géopolis Brussels and the Halles-Saint Géry are highlighting the work of ten female photojournalists. Their work reveals an intriguing image of recent conflicts, refugee flows and the impact of climate change. In this series of interviews, they talk about their work, their experience as a photojournalist and the role of women in photojournalism.

In the first interview of this series, photographer and journalist Fabiola Ferrero (Caracas, 1991) talks about the documentary «Venezuela, Blurred in despair» and about her experiences as a photojournalist in her own country, that has been hit by a severe political and social crisis.



FR Peux-tu nous résumer ce qu'est le photojournalisme selon toi ?

Selon moi, c'est un travail incomplet. C'est une tentative de raconter une histoire de la manière la plus fidèle possible, même si nous ne sommes pas ceux qui la vivent. Il ne peut jamais y avoir de fin, on ne peut jamais montrer tous les aspects de l'histoire.

Ce que le photojournalisme peut faire, et c'est pour ça que j'en ai fait mon métier, c'est de croiser la voix de gens provenant de milieux différents afin de comprendre dans quel monde nous vivons.

Qu'est-ce que cela fait de photographier l'effondrement de son propre pays ?

C'est exigeant. J'ai vu tous mes amis partir. Je me prépare actuellement à dire au revoir au dernier frère qu'il me reste au Venezuela. Mais ce n'est jamais aussi difficile que pour une mère qui n'a pas de quoi nourrir ses enfants. Ça t'apprend à considérer les choses qu'auparavant, tu prenais pour acquis.

Pendant la panne de courant qui a duré une semaine, lors du golden hour, je me souviens avoir pensé à quel point c'était différent des autres jours. Je regardais le soleil se coucher et ne ressentais aucun plaisir à voir cette magnifique lumière. J'étais angoissée par l'arrivée de la nuit, par l'obscurité, par le fait de ne plus voir une seule lumière dans la ville. Ces lumières qui étaient toujours allumées avant l'effondrement.

Habiter au Venezuela, c'est un rappel perpétuel d'une maison que nous n'avons plus. Ce n'est plus un pays, c'est un état d'esprit. Cela exige de rester concentré, sinon travailler ici peut vous abattre.

Aurais-tu pu imaginer faire ce genre de photos ?

J'ai toujours rêvé d'être correspondant à l'étranger. Mais je n'aurais jamais imaginé que je le serais un jour dans la ville où je suis née. Le Venezuela n'est pas étranger à la violence. À l'âge de onze ans, on avait déjà pointé un fusil sur moi et je connaissais l'odeur du gaz lacrymogène. Je pense que ces choses-là m'ont portée vers le métier que j'ai choisi d'exercer.

Qu'est-ce qui t'as le plus marqué ?

La capacité d'adaptation des gens aux conditions les plus extrêmes. On me demande toujours « Si les gens ne

peuvent pas trouver de quoi se nourrir, ni d'eau potable et qu'ils n'ont pas d'électricité, comment survivent-ils ? ». C'est une question difficile. J'ai vu des gens adopter les réflexes de survie les plus élémentaires pour s'en sortir : ils plantent leur propre nourriture et trouvent de l'eau dans une rivière à proximité. Mais j'en ai vu d'autres qui n'ont tout simplement pas les ressources suffisantes pour planter une banane. Ceux-là passent habituellement des jours sans manger jusqu'à ce que quelqu'un leur donne du yucca ou quelque chose comme ça. Ça, pour moi, ce n'est pas survivre, c'est mourir très très lentement.

As-tu photographié ton environnement ou des étrangers ?

Les deux. Tout a commencé quand j'ai quitté le pays en 2016. Je me souviens que j'étais dans l'avion, pas sûre de retourner un jour à Caracas. J'ai vu l'océan bleu qui m'avait vue grandir et j'ai pleuré silencieusement. Mon frère était à côté de moi et m'a dit « On sait tous que tu vas revenir ». Sept mois plus tard, j'étais effectivement de retour à Caracas, avec un livre photo intitulé Oblivion, qui traite de ma propre lutte mentale et émotionnelle. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que le pays entier traversait une lutte émotionnelle collective et que j'ai décidé d'en faire le portrait.

C'est une manière de témoigner devant le reste du monde ?

Devant le monde, ma propre communauté et moi-même. C'est une responsabilité de laisser des traces de ce moment historique aux générations futures. Le Venezuela est connu comme étant le pays le plus riche d'Amérique du Sud et, permettez-moi de répéter le cliché, « le pays ayant les plus grandes réserves de pétrole au monde ». Pourtant, près de 71% des familles ne mangent pas assez et, en moyenne, les Vénézuéliens ont perdu jusqu'à 11 kilos à cause du manque de nourriture. C'est pour cela que cette histoire a de l'importance : elle témoigne à quel point la mauvaise gestion et la corruption peuvent détruire même le pays le plus riche.

Je travaille actuellement sur un projet de livre intitulé I Can't Hear the Birds pour essayer de contribuer à notre mémoire. Il s'agit d'un visuel collectif du souvenir de ce que notre maison était autrefois, mélangeant les notes des journaux des gens avec des images de leurs anciens albums de famille et des images que j'ai réalisées.

Penses-tu que le regard de l'autre est différent lorsqu'on est une femme photoreporter ?

Je pense que le regard est plus lié à la personnalité qu'au sexe. J'ai entendu dire que les photos prises par des femmes sont plus douces alors que les hommes se concentrent davantage sur l'action. Mais j'ai vu des images très tendres prises par des hommes et des images très fortes et violentes prises par des femmes. Comme pour tout, on ne peut pas généraliser. Bien sûr je pense que chacun d'entre nous a des avantages différents, comme l'empathie que deux femmes peuvent développer entre elles ou encore l'accès qu'un homme pourrait avoir à quelque chose contrairement à une femme et inversement.

Le journalisme est toujours meilleur lorsqu'il y a de nombreuses voix provenant de milieux différents qui s'expriment alors je suis particulièrement heureuse de la montée des femmes, des gens de couleur, non binaires, LGTB et des voix indigènes dans le photojournalisme aujourd'hui. Il y a vingt ans, on n'aurait probablement pas vu de femmes latino-américaines être publiées régulièrement dans les grands médias internationaux et pourtant aujourd'hui, cela devient de plus en plus courant. Et les histoires changeront, elles auront l'air différentes, elles seront plus profondes et auront des approches différentes et c'est, à mon avis, une bonne chose pour nous tous.



NL *Wat is fotojournalistiek volgens jou?*

Voor mij is fotojournalistiek altijd onvoltooid. Het is een poging om een verhaal zo getrouw mogelijk te vertellen, zelfs als zijn wij niet degenen die het meemaken. We kunnen het verhaal nooit helemaal afmaken; we kunnen nooit elk mogelijk aspect van een verhaal belichten. Wat we wel kunnen, en dat is waarom ik zelf als journalist werk, is zoveel mogelijk mensen aan het woord laten van verschillende achtergronden die ons kunnen helpen om de wereld beter te begrijpen.

Hoe voelt het om de chaos in je eigen land te fotograferen?

Het vraagt veel van je. Ik heb al mijn vrienden zien vertrekken en ik bereid mij voor om afscheid te nemen van de enige broer die ik nog heb in Venezuela. Mijn situatie zal echter nooit zo moeilijk zijn als de situatie van een moeder die haar kinderen niets te eten kan geven. Het helpt je stil te staan bij de dingen die normaal gezien vanzelfsprekend zijn.

Ik herinner me nog hoe anders ik me voelde in de week dat er helemaal geen stroom was en ik de zonsondergang zag. Ik zag de zon zakken en voelde hier geen vreugde bij. Ik was bang voor de nacht die komen ging, voor het donker, voor de afwezigheid van het licht in de stad. Licht dat er altijd was vóór de crisis.

Door in Venezuela te blijven worden we constant herinnerd aan een thuis dat er niet meer is. Het land bestaat niet meer, alleen nog maar een reflectie daarvan. Je moet ook constant gefocust te blijven, anders kan je aan je werk ten onder gaan.

Had je van te voren verwacht dit soort foto's te nemen?

Ik heb er altijd van gedroomd om buitenlandcorrespondent te worden. Ik had nooit gedacht dat ik uiteindelijk verslag zou doen van de stad waar ik geboren ben. Geweld komt in Venezuela veel voor. Op 11-jarige leeftijd was ik al eens bedreigd geweest met een pistool en kende ik de geur van traangas. Deze ervaringen hebben er mede toe geleid dat ik mijn huidige beroep heb gekozen.

Waar werd je het meest door geraakt?

Het vermogen van mensen om zich aan te passen aan de meest extreme omstandigheden. Mij wordt altijd gevraagd: "Als mensen geen eten, drinken of elektriciteit hebben, hoe overleven ze dan?". Dat is een hele moeilijke vraag. Ik heb mensen gezien die terug moesten keren naar de meest primitieve situatie om te overleven: ze verbouwen hun eigen voedsel en halen water uit de rivier. Ik heb echter ook mensen gezien die niet eens de middelen hebben om een banaan te planten. Zij moeten soms dagen overleven zonder eten, tenzij iemand hen bijvoorbeeld een yucca geeft. Dat is volgens mij geen overleven, maar langzaam, heel langzaam sterven.

Fotografeerde je je eigen omgeving of vreemden?

Beiden. Het begon allemaal toen ik het land verliet in 2016. Ik herinner me dat ik in het vliegtuig zat en niet zeker wist of ik ooit nog terug zou keren naar Caracas. Ik zag de blauwe oceaan waar ik mee opgegroeid was en huilde stilletjes in het vliegtuig. Mijn broer zat naast me en zei: "We weten allemaal dat je terug zult keren". Zeven maanden later was ik inderdaad terug, met een fotoboek getiteld 'Oblivion', over mijn eigen mentale en emotionele strijd. Het was op dat moment dat ik mij realiseerde dat het

hele land een emotionele strijd onderging. Ik besloot dit in beeld te brengen.

Was het een manier om je ervaringen vast te leggen voor de hele wereld?

Voor de wereld, voor mijn omgeving en voor mijzelf. Het is noodzakelijk om dit belangrijke moment in de geschiedenis vast te leggen voor toekomstige generaties. Venezuela stond bekend als rijkste land van Zuid-Amerika. Laat me het cliché herhalen van 'het land met de grootste olievoorraad wereldwijd'. Toch heeft 71% van de families niet voldoende voedsel en de Venezolaanse bevolking verloor in 2017 gemiddeld 11 kilo door voedseltekorten. Daarom is dit verhaal belangrijk: het toont aan op welke manier een slecht bestuur en corruptie zelfs de rijkste landen kunnen verwoesten. Op dit moment werk ik aan een boek om een bijdrage te kunnen leveren aan ons collectieve geheugen. Dit boek heet *Can't Hear the Birds*. Het is een beeld van het huis waar ik opgroeide. Een beeld gebaseerd op dagboeken, foto's uit familiealbums en mijn eigen foto's.

Denk je dat vrouwelijke fotojournalisten 'de ander' anders vastleggen dan hun mannelijke collega's?

Ik denk dat dit meer van de persoon afhankelijk is dan van het geslacht. Ik heb gehoord dat vrouwen 'zachtere' foto's maken, terwijl mannen vooral actie vastleggen. Ik heb echter zeer tedere foto's gezien van mannen en hele gewelddadige foto's van vrouwen. Ik denk niet dat we kunnen generaliseren. Ik denk dat beiden voordelen ervaren. Zo kunnen sommige vrouwen misschien meer empathie opbrengen en hebben sommige mannen makkelijker toegang tot bepaalde plekken. Journalisme is altijd beter wanneer er zoveel mogelijk verschillende stemmen en achtergronden vertegenwoordigd worden, dus ik ben erg blij met het toenemende aantal vrouwelijke, gekleurde en niet-Westerse journalisten en journalisten uit de LGBT gemeenschap. Zo'n twintig jaar geleden werd er nog nauwelijks werk van vrouwelijk latino journalisten gepubliceerd, nu is dat aan het veranderen. Hierdoor komen de verhalen er anders uit te zien. Dieper, veelzijdiger. En dat

is van toegevoegde waarde voor ons allemaal.



EN *What is photojournalism according to you?*

To me, photojournalism is an incomplete job. It is an attempt to tell a story as faithful as we can, even when we are not the ones who live it. It can never reach an end; we can never take in absolutely every aspect of a story. What it can do, and this is why I work as a journalist, is creating a mix of voices from different backgrounds that together help us all understand the world we live in.

How does it feel to photograph the turmoil in your own country?

It is demanding. I have seen all of my friends leave. And I'm preparing a farewell to the only brother I have left in Venezuela. But it is never as difficult as it is for a mother who has nothing to feed her kids. It teaches you to be aware of all the things you usually take for granted.

During the week-long blackout, I remember thinking during the golden hour, at sunset, how different it felt from all the other days. As I watched the sun go down, I didn't feel any pleasure. Instead, I was scared of the falling night, of the darkness, of not being able to see any lights in the whole city. Lights that were always there before the collapse.

Living in Venezuela is a constant reminder of a home we no longer have. It is not a country anymore, but a state of mind. And it demands you to stay focused and grounded, otherwise working here can break you.

Would you have imagined to take these kind of pictures?

I always dreamt of being a foreign correspondent. I never thought, though, that it would be in the city where I was born. Violence in Venezuela is not uncommon. By the time I was eleven, I had already been pointed at with a gun, and knew the smell of tear gas. I think those experiences led me to choose this profession.

What struck you the most ?

The ability of people to adapt to the most extreme conditions. I always get asked: "So, if people can't find food, or drinking water, or if they don't have electricity, how do they survive?", and that is a very complex and deep question. I've seen people go back to the most basic survival mode to get through the day: they plant their own food and find water from a river nearby. But I've also seen others who simply don't have any resources at hand to plant a banana. Those usually spend days without eating, until someone gives them yucca or something like that. To me that is not surviving. That is dying really, really slowly.

Did you photograph your personal surrounding or strangers?

Both. It all started when I left the country in 2016. I remember being on the plane when I was leaving, not being sure if I would ever return to Caracas. I saw the blue ocean that I grew up with, and cried silently on the plane. My brother was next to me and said: "We all know you'll be back". And there I was, seven months later, with a photobook called 'Oblivion', which is about my own mental and emotional struggle, back in Caracas. It was then that I realised the whole country was in a collective emotional struggle as well, and decided to portray this.

Is it a way to testify to the rest of the world ?

To the world, to my own community and to myself. It is a responsibility to leave a record of this historical moment for future generations. This is a country that was known to be the richest in South America, and let me repeat the cliché of "the country with the largest proven oil reserves in the world"; yet now around 71% of families do not have enough food and on average Venezuelans lost up to 11 kilograms because of lack of food in 2017. That is why this story matters: it is a testament to how far mismanagement and corruption can destroy even the wealthiest nation.

I'm currently working on a book project, to try to contribute to our collective memory, called 'I Can't Hear the Birds'. It is a collective visual diary of the memory of what our home once was, mixing people's diary notes, with images from their old family albums and images made by me.

Do you think that the look of the other is different when one is a female reporter?

I think it is more related to personality rather than gender. I have heard that images by women are softer while men focus more on action, but I've seen very tender images taken by men and very strong violent ones taken by women. Like in other cases, we cannot generalize. Of course I do think each of us has different advantages, like the empathy two women can develop towards each other, or how some men can have access to an area where a woman couldn't have, or vice versa. Journalism is always better when we have many voices and backgrounds telling stories, so I am particularly happy with the rise of women, people of color, non-binary, LGBT, and native voices in photojournalism the past years. Probably 20 years ago you couldn't see any latino women being regularly published in big international outlets, and yet today it is becoming more and more common. And the stories will change, will look different, will be deeper, will have different approaches, and that, to me, is a great thing for all of us.